

Tombee du Ciel

La vie, ses refuges et ses fantomes

La restitution à l'échelle un par Jean-François Fourtou, aux environs de Marrakech, d'une maison charentaise a toutes les chances de rester dans les annales de l'art. Restitution ? Le mot n'est pas assez fort. Reconstitution, déjà, semblera plus exact. L'artiste, sur son terrain de Dar el Sadaka, fait reconstruire à l'identique cette modeste demeure de bord de mer initialement établie à Fouras, en Charente-Maritime, petite cité au bord de l'Atlantique où, enfant, il a passé ses vacances. Extérieur, intérieur, tout est redonné à la réalité présente comme Jean-François Fourtou en a conservé le souvenir précis, en s'inspirant des diverses demeures qu'il a pu fréquenter depuis sa jeunesse (maison des grands-parents à Montreuil, maison que louèrent ceux-ci plusieurs étés durant à Fouras en Charente maritime...), qu'il s'agisse des meubles et de leur disposition dans le foyer, de la couleur des enduits ou du papier peint, de l'atmosphère surtout propre à ces lieux d'antan.

Un lieu peuplé

Autre caractéristique plus spectaculaire encore, la maison est construite à l'envers : son toit est comme planté dans le sol. Curieuse demeure que celle-ci, qu'on croirait pour un peu tombée là d'un avion cargo qui aurait perdu en vol sa cargaison. Comme le dit l'artiste : « C'est comme si mon grand-père, qui a loué une maison de ce genre à Fouras plusieurs étés, m'envoyait un signe. Un clin d'oeil par-delà sa mort. » Dernier point à relever, l'acrobatie requise de qui souhaitera visiter ce lieu de mémoire pour le moins particulier. On y entre par une fenêtre, dans la salle de bain d'abord. Comme il se doit, tout y est à l'envers, les tables, le lit, l'escalier, le linge dans la commode... Accéder à l'étage commande qu'on utilise une échelle intérieure, ou celle dont les lutins de nos contes du passé se servent pour grimper dans leurs cabanes, en haut des arbres, au fin fond d'une lointaine et mystérieuse forêt touffue peuplée d'elfes et de fées. Enfin, le vertige. Car la maison penche et, avec elle, ses surfaces intérieures. L'on doit s'agripper pour avancer, faire attention à ne pas tomber. On y évolue comme ivre, de façon paradoxale : ce lieu, un des repères majeurs de la vie de l'artiste, nous fait perdre nos repères à nous. Comme si la mémoire ne se partageait pas – chacun la sienne !

Il y a maintes manières d'interpréter cette insolite création. La première plaide pour la théorie du « retour à », ici radical. On se ressaisira d'un souvenir, d'une expérience du passé en les reconstituant, en les revivant in vivo, en dépit du décalage du temps (on ne se baigne en effet jamais dans le même fleuve, comme le disait poétiquement Héraclite). Seconde interprétation possible : la nostalgie. On survit à celle-ci en la peuplant d'artefacts mémoriels, en s'imbibant dans le « rétro ». Troisième interprétation (qui peut s'entremêler avec les précédentes, on l'imagine), la convocation, le travail de l'artiste sur le « fantôme ». Notre vie ? Elle est peuplée de disparus, elle interdit au pur présent d'exister, tout ce que nous vivons nous rappelle sans cesse quelqu'un, une rencontre passée, un amour perdu, un être cher qui a disparu de notre paysage immédiat ou corps et bien, avalé par la mort. Le « ghost », le fantôme, est un « host », un hôte, toujours. Reconstruire cette maison-là, pour Jean-François Fourtou, n'est en rien anodin. Celle-ci n'est pas la demeure de n'importe qui. Celle d'un être cher, soit. Celle, aussi, d'un géniteur, d'un individu dont l'énergie mise à se reproduire a inscrit l'artiste dans le cycle vital. Un objet génétique. Nos vivons dans le vif du temps, sans doute. Nous n'en vivons pas moins dans le sillage de fantômes qui moulent notre être et, avec lui, notre devenir.

Tout ne sera pas perdu

En son tout, l'oeuvre de Jean-François Fourtou fait l'effet d'un conservatoire. On y meurt difficilement. Les objets, les corps y résistent plus que volontiers. L'artiste, dans son appartement parisien (celui-ci, du sol au balcon, est peuplé d'escargots sculptés, des animaux aux vertus métaphoriques, désignés, soit dit en passant, comme portant leur maison sur leur dos), expose de manière privée diverses créations à cet égard très instructives. Par exemple, montées de manière panoramique, les photographies de la place parisienne bordée de la maison où il a grandi, à Ménilmontant. Encore, décorant sa cuisine, des portraits d'anonymes trouvés aux puces. Cette galerie de portraits, pour boltanskienne qu'elle soit dans l'âme, échappe à dessein à l'effet d'accumulation, elle aurait même pour fonction inattendue, plutôt, de désanonymiser les figures qui la composent. Il y a là, croirait-on, un père et une mère, des enfants et leurs grands-parents, bref, une famille recomposée de toutes pièces dont l'assemblage par l'artiste fait un tout cohérent, indépendamment de ce fait patent : les personnes dont la figure s'affiche de conserve, de races ou de physionomie très différentes, n'ont à l'évidence aucun lien de parenté.

Un conservatoire, donc. Si bien des actes que nous accomplissons sont de l'ordre de la conquête, du combat pour advenir, une autre part non négligeable de notre action se destine à nous faire demeurer. L'être humain n'accepte pas facilement la perte des choses et, plus que tout, celle de soi. Il rêve de vies légères, délestées de tout encombrement, s'enterrerait-il simultanément dans des demeures bientôt chargées comme des galions de photographies, d'objets fétiches et d'ustensiles de confort. Comme on aménagerait sur Terre l'équivalent d'un séjour mortuaire où être bien dans son corps et dans son âme non seulement maintenant mais surtout pour l'éternité. Dans cet esprit, la maison « tombée du ciel » de Jean-François Fourtou est bien plus qu'un espace ludique, bien plus qu'une occasion de jeu. Si cette maison est « à l'envers », au demeurant, c'est d'abord parce que tout vient y fonctionner à l'envers, à commencer par le rythme du temps, qui remonte dans ce cas l'histoire familiale de l'artiste comme une pendule au mécanisme inversé. La visiter, en l'occurrence, c'est moins trouver l'occasion de jouer avec la perception ordinaire et l'équilibre, à toutes fins de les ébranler, qu'éprouver dans sa chair de façon littérale un renversement, un véritable retournement de situation : cette maison tombée du ciel, qu'est-ce donc sinon un revival qui surgit, sinon le passé qui vient dire « je suis », au présent ? On peut certes trouver là, en priorité, de quoi se distraire : parce que planchers, plafonds et murs penchent, parce que tout est cul par-dessus tête et qu'il n'est pas courant d'être confronté à ce type de construction aberrante. Bien des artistes, de la sorte, se sont amusés du spectateur en s'entendant à brouiller ses repères, exposer des objets à l'envers, dans cette partie, valant pour un classique (pour la période récente, citons Carsten Höller et ses séries d'installations Upside down, champignons suspendus à l'envers au plafond et autre toboggan de forme biscornue qui vous fait faire des loopings). L'important, cependant, c'est la mise en valeur d'une double donnée : le tempus fugit, la fuite du temps d'une part ; une stratégie de pétrification du temps, contre l'oubli, d'autre part.

Être à soi-même sa propre maison

La maison tombée du ciel que signe Jean-François Fourtou, « sculpture » entre toutes singulière, est à ranger dans le vaste répertoire des « maisons » d'artistes, un répertoire que la

période récente n'a de cesse d'enrichir. Rachel Whiteread, en 1993, expose à Londres sa *Victorian House*, une réalisation pour le moins surprenante, qui fera date. L'apparence de cette « maison » ? Celle d'une sculpture massive, de forme plus ou moins rectangulaire, constituée de blocs empilés posés au sol, à même une bordure de rue. Non sans raison, Whiteread a installé son énigmatique « tas » minéral juste en face d'une belle demeure du XIXe siècle : de cette dernière, la *Victorian House* de l'artiste n'est autre que le moulage de ses différents volumes internes, agencés par l'artiste les uns au-dessus des autres, à la verticale, en fonction de leur place réelle occupée dans la maison « modèle ». Valorisation de la maison ? Sans nul doute, à travers son empreinte, ses volumes internes, son « en creux ». En 2006, à Lorient, Séverine Hubard reconstitue la maquette géante d'une maison du quartier Penhars, maquette qu'elle fait déplacer dans l'espace public sur une structure mobile. La maison qui sert de modèle à Hubard n'est pas n'importe laquelle : la copie de la *Maison pour tous* conçue par l'architecte et urbaniste Jean le Berre en 1975. Elle n'est pas non plus construite avec n'importe quel matériau. Ses murs sont faits de la matière de portes géantes récupérées dans un immeuble du quartier de Penhars voué à la démolition. Qu'entend signifier, ou indexer par là Séverine Hubard : l'échec d'une utopie sociale ?, la recharge symbolique que l'art peut opérer quand il ressuscite des projets avortés ? Jean-Pierre Raynaud, Bernard Calet, Absalon, Wolfgang Laib, Ilya Kabakov, Fieschli & Weiss, Gregor Schneider... Tous, à l'instar de Jean-François Fourtou et à leur manière, entendent aussi faire de la maison un archétype poétique. Lieu de vie, lieu de mémoire, lieu de configuration de soi, tout à la fois.

La maison comme espace-temps, lieu par excellence de la vie vécue, familiale, intime, que l'on ne partage qu'avec ceux que l'on souhaite y faire entrer. Un lieu où se façonne notre espace intérieur, qui s'y trouvera bien ou mal, à sa place ou à l'étroit, protégé ou au contraire incarcéré selon le moment, l'humeur et les circonstances. La maison est bien plus qu'un objet : une métaphore. Objet de haute valeur symbolique ajoutée, elle nous communique quelque chose de nous-mêmes, de ce que nous sommes – un « objet plus », pour en inférer par une catégorie analytique forgée par le critique d'art Pierre Restany, auquel échoit cette autre mission moins confortable : l'incitation à interroger ce que représente le « chez soi », le « home », le « Heimat »..., espace par excellence du reflux social. Analogon du labyrinthe légendaire de Minos, lieu où égarer l'ennemi ? Évocation de l'enfer et des profondeurs chtoniennes ? Expression du désir de ce retranchement maximal que procurent les abris profonds où l'on se calfeutre lors des bombardements autant que le Terrier de Franz Kafka ? Ou bien le lieu du confort par excellence, à l'égal du séjour d'accueil du vivant que représente l'utérus maternel, thématique de la protection utérine que l'on retrouve incidemment dans maintes autres créations de Jean-François Fourtou, sous l'espèce notamment d'animaux gravides, gardant dans leur ventre leur future progéniture ?

Jean-François Fourtou, quoi qu'il en soit – l'artiste pour qui la maison est de toute façon l'abri de l'être.

Paul Ardenne

Universitaire et historien de l'art, Paul Ardenne est l'auteur de nombreux ouvrages relatifs à la culture actuelle. Citons parmi ceux-ci : « Art, l'âge contemporain » (1997), « L'Art contextuel » (2002), « Extrême » (2006), « Art, le présent » (2009) ». Il collabore régulièrement aux revues Artpress et Archistorm.